



**HAL**  
open science

**Artaud, H. (2022) Compte-rendu de l'ouvrage “ Les  
Veilleurs du vivant ”, de Vanessa Manceron, L'Homme,  
n°243-244 de la revue (juillet-décembre 2022).**

Hélène Artaud

► **To cite this version:**

Hélène Artaud. Artaud, H. (2022) Compte-rendu de l'ouvrage “ Les Veilleurs du vivant ”, de Vanessa Manceron, L'Homme, n°243-244 de la revue (juillet-décembre 2022).. L'Homme. Revue française d'anthropologie, 2022. hal-04071655

**HAL Id: hal-04071655**

**<https://hal.science/hal-04071655>**

Submitted on 17 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vanessa Manceron

*Les Veilleurs du vivant. Avec les naturalistes amateurs*

Paris, La Découverte, 2022, 300 p., bibl., ill., fig. (« Les Empêcheurs de penser en rond »).

Que devrait-on changer aux grands récits de la Modernité si les naturalistes amateurs avaient droit au chapitre ? Vanessa Manceron donne les moyens d'y répondre en présentant dans *Les Veilleurs du vivant*, publié aux éditions de La Découverte, une ethnographie fine des naturalistes du comté de Somerset, en Angleterre. Leur originalité tient à l'exemplarité qu'ils incarnent pour entrer de biais dans une Modernité dont ils perpétuent le « projet intellectuel de nomination et de classification du vivant stabilisé au XVIII<sup>e</sup> » siècle, en même temps qu'ils impliquent d'en « dire autre chose ». Dans les sept chapitres qui composent l'ouvrage, l'autrice dévoile un régime d'attention singulier, des formes d'occupation de l'espace et des « possibilités relationnelles inattendues », qui déjouent les grands partages dualistes (p. 25). Qu'on ne se méprenne toutefois pas sur son intention. L'objectif n'est pas ici de faire des naturalistes amateurs des passe-murailles ontologiques ayant un pied dans l'animisme et un autre dans la modernité. Il n'est pas davantage question d'infirmer l'idée qu'une continuité des physicalités et une discontinuité des intériorités caractériseraient leur rapport aux vivants, mais plutôt de « montrer qu'il existe aussi (chez les Modernes) des manières de se relier à la nature sans la tenir pour muette » ; de créer des formes de compagnonnages interspécifiques qui n'induisent pas pour autant l'imputation de facultés partagées (p. 22).

Parcourir avec les naturalistes amateurs anglais leur campagne, c'est d'abord pénétrer un espace de fortes « intrications » écologiques, manifestes dans toute une série de floutages topographiques et sociologiques qui impliquent, pour l'observateur « venu de France », de se départir de catégories fondées sur une opposition tranchée entre nature et culture, ruralité et urbanité. Cette campagne – constitutive de l'identité au point que « se contenter de vivre en ville [...] serait s'amputer d'une part de soi bien anglaise » (p. 39) – opère comme un *humus* propice à la « genèse » des vocations naturalistes. Celles de Dudley, Robin, Liz ou David, bien que résultant de trajectoires biographiques dont l'autrice restitue par le menu la singularité, n'apparaissent jamais dissociables d'une « généalogie » de naturalistes passés et contemporains. Leurs observations prennent, topographiquement et historiquement, « place dans une longue chaîne de records en partage » et dépendent ultimement de la validation qu'en font les autres (p. 137).

Loin de l'idéal d'objectivité célébré par les Modernes, Vanessa Manceron décrit dans le chapitre « Concordances » un travail d'enquête tâtonnant, fondé sur la collecte d'indices, l'énonciation d'« hypothèses » et l'« accumulation de preuves » (p. 163) pour identifier l'espèce rencontrée. Dans ce processus de reconnaissance incertain à l'issue duquel l'identification est toujours « le fruit d'un assemblage de savoirs constitués à partir de sources de natures diverses », les référents visuels sont des outils ambigus (p. 166). Supports privilégiés de la Modernité, ces illustrations d'« après nature », sur lesquelles la plupart des naturalistes amateurs échafaudent leurs savoirs et dont l'objectif était, en produisant « une image raisonnée et générique de l'espèce », d'« exclure toute forme

d'interférence de la subjectivité humaine avec la réalité observée », semblent, au contraire, l'encourager davantage (p. 155). Pour recomposer une réalité « confuse », partiellement visible et toujours changeante en fonction des saisons, du genre et de l'âge de l'espèce, le naturaliste doit opérer, en effet, un constant travail de « traduction ». La capacité à créer ces correspondances, entre « la personnalité visuelle et sonore de l'être vivant » et les « détails caractéristiques de l'espèce », constitue d'ailleurs l'habileté de ceux qui ont le « jizz » : une faculté que Vanessa Manceron dissocie radicalement d'« une rêverie romantique de communion avec la nature » (p. 176).

Ce contraste est entériné dans le chapitre « Merveilleuses créatures ». Le type d'immersion, engagé par le naturaliste amateur qui « coexiste avec l'espèce », est distingué de l'« union mystique » à l'œuvre dans les mondes où se pose la question d'un « devenir animal » (p. 212). L'analyse de la « zoographie aviaire » est l'occasion de le démontrer. Les territoires que partagent le naturaliste et l'oiseau n'ont pas vocation à s'enchevêtrer et à se confondre : l'autrice l'indique en notant que le « dispositif idéal » d'observation consiste pour chacun à être « à bonne distance » (*Id.*). L'expérience interspécifique que connaissent les naturalistes amateurs n'est par conséquent ni une identification à l'animal, qui inviterait à sortir de la « distinction entre sujet et objet », ni l'étude froide d'un organisme objectivé, mais bien une voie intermédiaire (p. 202). Cette méthodologie immersive, qui apparente la posture des naturalistes à celle des anthropologues, par le commun souci qui est le leur « de ne pas faire une étude de, mais une étude avec », demeure résolument chevillée aux logiques du monde naturaliste (p. 214). Si l'attention au détail incite parfois le naturaliste

amateur à considérer les espèces dans leur individualité, il ne se « résout toutefois pas à la personnification » (p. 202). Cet « engagement expérientiel » n'aboutit finalement jamais à autre chose, en effet, qu'à comprendre par l'« entendement » une continuité dans la matérialité des corps à laquelle celui du naturaliste prend également part (p. 271).

À rebours de l'idée d'une modernité qui se serait définitivement détournée de la nature, *Les Veilleurs du vivant* révèlent la forme d'un attachement sensible à un monde qui est moins cette entité « objectivable en dehors de soi » qu'un tout dont « les odeurs et les vibrations sont liées aux nôtres » (p. 75). À l'issue de cette déambulation ethnographique, le lecteur a pleinement le sentiment d'avoir foulé les friches « buissonnantes » d'un régime ontologique dont l'épaisseur et les résistances apparaissent palpables. En cela, Vanessa Manceron répond parfaitement à l'objectif, qui était le sien en introduction, de « dire autre chose » des Modernes. C'est d'ailleurs aussi ce qui peut surprendre le lecteur : l'impression d'avoir effectué une boucle et rejoint le point exact d'où il était parti. L'ethnographie, étoffée et subtile qui y est déroulée, a il est vrai moins vocation à le faire progresser dans une intrigue dont l'introduction aurait posé les jalons, qu'à apporter les matériaux empiriques à la démonstration d'une thèse annoncée de façon peut-être anticipée. Le lecteur pourra également s'étonner de l'antagonisme, filé sur l'ensemble du texte, entre la France et l'Angleterre, et interroger son apport réel dans l'ouvrage. Si quelques réserves peuvent donc être émises, elles demeurent toutefois mineures et marginales. Le projet auquel nous enjoit Vanessa Manceron de « repeupler le monde » des Modernes « des formes de vies bruissantes et foisonnantes » qui n'ont jamais cessé d'y être observées et

entendues saisira indubitablement chacun de nous, tant il apparaît que ce retour vers les friches de l'ethnographie – en partie stimulé par la fermeture qu'a opérée sur des horizons plus lointains la pandémie – ouvre des voies de réflexions critiques insoupçonnées, autant que nécessaires.

Hélène Artaud